



Colette

**CADEAUX  
DE NOËL**





## COLETTE

Sidonie Gabrielle Colette (1873-1954) se rend célèbre par ses succès de danseuse et de comédienne et par la série des *Claudine*, commencée sous le nom de son premier mari, Willy. Elle a dépeint l'âme féminine (*La Vagabonde*, 1910 ; *Le Blé en herbe*, 1923) et la nature familière (*Sido*, 1923 ; *La Chatte*, 1933). Son amour des chats est resté aussi célèbre que sa sinueuse vie amoureuse et son talent de conteuse.

Découvrez notre catalogue :  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)



COLETTE

# CADEAUX DE NOËL

*Textes choisis, annotés et présentés  
par Frédéric Maget*

ARCHIPOCHE

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)

Éditions Archipoche  
34, rue des Bourdonnais  
75001 Paris

ISBN 978-2-3773-5838-0

Copyright © Éditions de L'Herne, 2015, 2017.

## *Préface*

### **NOËLS D'AUTREFOIS**

*« Ô tous les souvenirs d'hivers, tous les noëls de mon enfance, que cette rêverie de Noël vous rende à moi ! »*

« Je n'ai pas de souvenirs de Noël... », confie Colette en 1933 au journal *La République*. Étrange aveu de la part d'une écrivaine qui pendant près de quarante ans, de 1909 à 1948, publia dans la presse, sur Noël et le jour de l'an, de nombreux textes, certains repris dans l'œuvre, qui comptent parmi les plus belles pages sur l'enfance.

De plus en plus sollicitée, à mesure que grandit sa renommée, Colette

multiplie les collaborations journalistiques. D'abord régulièrement, son nom apparaît tous les ans à partir de 1937 au sommaire de quotidiens (*Le Petit Parisien*, *Paris-Soir*) et de magazines, pour l'essentiel féminins (*Elle*, *L'Officiel*, *Marie-Claire*) qui, à l'occasion des fêtes de fin d'année, publient des numéros spéciaux, souvent richement illustrés et luxueusement imprimés.

À chaque fois, suivant une pente qui lui est familière, Colette se tourne vers le passé, vers les hivers de son enfance à Saint-Sauveur-en-Puisaye. Vers la maison natale de la rue de l'Hospice et la figure maternelle de Sido, qui fait son apparition dans un de ces articles de circonstance avant de devenir « le personnage essentiel de toute mon œuvre ». Dans « l'eau sombre du petit miroir », la femme mûre, libérée de bien des entraves, contemple le visage « d'une enfant très aimée, entre des parents pas riches, et qui vivait à la campagne parmi les arbres et les livres, et qui n'a connu ni souhaité



les jouets coûteux ». Une enfance pauvre et païenne, où Noël délaissait les célébrations et les symboles de la religion. On cherchera en vain dans les textes rassemblés ici l'évocation de messes de minuit ou la description de crèches. L'église du village offre au mieux à l'écrivaine un décor, le support de sa rêverie : « Engourdie par l'encens des fleurs chaudes, enchantée du parfum mortuaire, de la pourriture musquée des roses, j'habitais, cher homme sans malice, un paradis que vous n'imaginiez point, peuplé de mes dieux, de mes animaux parlants, de mes nymphes et de mes chèvre-pieds... Et je vous écoutais parler de votre enfer, en songeant à l'orgueil de l'homme qui, pour ses crimes d'un moment, inventa la géhenne éternelle... »

Colette semble parfois attribuer cet athéisme bon enfant, quoique intransigeant, à son pays natal, la Puisaye : « Dans mon pays natal, Noël ne comptait pas, quand j'étais enfant. Mon petit pays libre-penseur supprimait, dans la mesure de son

possible, une fête dix-neuf fois centenaire, qui est celle de tous les enfants<sup>1</sup>.» Mais cet athéisme, c'est d'abord celui de sa mère. Élevée à Bruxelles, auprès de ses frères Eugène et Paul Landoy, Adèle Sidonie, la future «Sido», a gardé de sa jeunesse et de sa fréquentation des artistes et de libres-penseurs comme Victor Considerant, des idées très avancées, notamment en matière religieuse. On se souvient des textes comiques et grinçants de *La Maison de Claudine* (1922) qui mettent en scène Sido et le curé Millot, leurs controverses et leurs algarades. Sido emmenant son chien à la messe pour le plaisir de l'entendre aboyer pendant l'élévation, Sido cachant les œuvres complètes de Corneille derrière la couverture de son missel, Sido courant «frotter les oreilles du curé Millot» pour avoir voulu confesser sa fille... et revenant victorieuse après avoir arraché au brave curé non pas une mèche de cheveux, mais des boutures de pélargoniums...

---

1. « Noël ancien », *En pays connu* (1950).

Aux autels et aux encens, Sido et sa fille préfèrent le jardin et l'odeur des fleurs. Pas de sapins dans le salon des Colette – la tradition en est encore récente puisqu'elle serait arrivée en France vers 1870 –, mais des branches de houx, et une fleur en particulier : l'ellébore, dont la jeune Gabrielle guette l'éclosion dans le jardin-du-haut et qui ornera, le soir venu, la table familiale ou la boutonnière de Sido : « Il était bien rare que Sido n'eût pas trouvé dans le jardin, vivaces, épanouies sous la neige, les fleurs de l'ellébore que nous appelions roses de Noël. En bouquet au centre de la table, leurs boutons clos, ovales, violents par la chaleur du beau feu, s'ouvriraient en une cascade mécanique qui étonnait les chats et que je guettais comme eux. » L'ellébore, jadis considérée comme une plante magique, aux propriétés tantôt toxiques tantôt curatives, remède à la mélancolie...

Pas de nostalgie dans ces souvenirs de Noël. Chez Colette, le goût pour le passé n'est pas le passéisme stérile, mais plutôt,

comme chez Proust, la revivification de l'instant présent: «À mes dépens, j'ai eu le temps d'éprouver que la tentation du passé est chez moi plus véhémement que la soif de connaître l'avenir. La rupture avec le présent, le retour en arrière et, brusquement, l'apparition d'un pan de passé frais, inédit, qu'ils me soient donnés par le hasard ou par la patience, s'accompagnent d'un heurt auquel rien ne se compare<sup>1</sup> [...].» Magie et sortilèges de l'enfance rouvrent, intacts, tout un univers de sensations. Au centre de la table le «pudding blanc, clouté de trois espèces de raisins – Smyrne, Malaga, Corinthe –, truffé de melon confit, de cédrat en lamelles, d'orange en petits dés», sur lequel Sido «versait une brûlante sauce de confiture d'abricots dilués dans le rhum et le cognac, dont je me grisais sans qu'il y parût...» Noël silencieux à leur manière où règne une harmonie

---

1. « La Lune de pluie », *Chambre d'hôtel*, Pléiade, IV, p. 66.

familiale et domestique : « Un salon fané, où la pendule de marbre blanc marque minuit, entre deux bouquets de houx. Sur la grande table, on a simplement poussé un peu de côté les livres à tranche d'or, le jeu de jacquet et la boîte à dominos, pour faire place au gâteau arrosé de rhum et au vieux frontignan décoloré... Il y a aussi le thé de Chine, qu'on me permet cette nuit-là, qui me tient éveillée et le cœur battant vite, jusqu'au jour. Il y a encore la chatte aux trois couleurs, affairée, miaulant de gourmandise, et que la jolie voix de ma mère appelle d'un long cri musical : "Mînne !" Il y a, par terre, un, deux, trois chiens couchés, qu'on écrase un peu, comme des tapis. Il y a, partout, le chaud désordre d'une maison heureuse, livrée aux enfants et aux bêtes tendres<sup>1</sup>... »

Ces Noël's d'autrefois, dans leur simplicité et leur dénuement, servent de contrepoint à la journaliste qui, dès les

---

1. « Réveillons », repris dans *Dans la foule* (1918); *Le Voyage égoïste* (1922) et *Contes des mille et un matins* (1970).

années 1920, s'étonne de la surabondance des jouets: «Des jouets, partout des jouets... [...]. Pourquoi tant de jouets? Y a-t-il assez d'enfants pour tous ces jouets? [...] Croit-on que le goût de "jouer" soit, chez l'enfant, universel et constant? Ce n'est pas tout à fait sympathique, un enfant qui joue sans trêve, passe d'un jeu ou d'un jouet à un autre, s'intoxique de simulation, de chimère, de grandiloquence. Ce n'est pas absolument normal<sup>1</sup>.» Description prémonitoire d'une société de consommation encore balbutiante à laquelle l'enfant de la Pui-saye oppose la radicalité et l'inventivité des enfants qui, à l'image de Bel-Gazou, réclament pour tout présent «une culotte en velours comme les hommes qui travaillent au pont».

Plus que Noël, dépourvu de sens, c'est «le seuil de l'année» que Colette célèbre. C'est la première heure de l'année que l'enfant attend avec impatience dans la

---

1. *Colette journaliste*, Seuil, 2011, p. 103-104.

petite chambre au froid carrelage rouge de la maison natale : « Dans la nuit longue je guettais le frémissement lointain, mêlé aux battements de mon cœur, du tambour municipal, donnant, au petit matin du 1<sup>er</sup> janvier, l'aubade au village endormi.

Ce tambour dans la nuit glacée, vers six heures, je le redoutais, je l'appelais du fond de mon lit d'enfant, avec une angoisse nerveuse proche des pleurs, les mâchoires serrées, le ventre contracté... Ce tambour seul, et non les douze coups de minuit, sonnait pour moi l'ouverture éclatante de la nouvelle année, l'avènement mystérieux après quoi haletait le monde entier, suspendu au premier *rrran* du vieux tapin de mon village. Il passait, invisible dans le matin fermé, jetant aux murs son alerte et funèbre petite aubade et derrière lui une vie recommençait, neuve et bondissante vers douze mois nouveaux<sup>1</sup>... »

---

1. *Ibid.*, p. 14.

Cette fascination pour le jour de l'an recoupe chez Colette sa conception du temps. «L'année est un ruban», répète-t-elle: «Un ruban ondulé qui depuis janvier, montait vers le printemps, montait vers l'été pour s'y épanouir en calme plaine, en pré brûlant coupé d'ombres bleues, tachés de géraniums éblouissants, puis descendait vers un automne odorant, brumeux fleurant le marécage, le fruit mûr et le gibier, puis s'enfonçait vers un hiver sec, sonore, miroitant d'étangs gelés, de neige rose sous le soleil... Puis le ruban ondulé dévalait, vertigineux jusqu'à se rompre net devant une date merveilleuse, isolée, suspendue entre les deux années comme une fleur de givre: le jour de l'an<sup>1</sup>.» Temps arrêté, rythme immuable, cycle des saisons. La fascination de Colette pour «le seuil d'une autre année» est à rapprocher de celle qu'elle exprime ailleurs pour la

---

1. «Rêverie de Nouvel An», *Les Vrilles de la vigne*, Pléiade, I, p. 964.



courbe, le cercle et la sphère tout comme pour l'Aube, autre forme de la renaissance du jour<sup>1</sup>.

Emportée après la Première Guerre mondiale, dans ces années qu'on qualifiera de folles, dans le tourbillon des fêtes de réveillons – cotillons, foie gras, champagne... –, il suffit d'une fleur de givre sur le carreau d'une fenêtre pour que ses impressions d'enfance resurgissent : « En tant d'années je n'ai jamais renoncé à ce que la dernière heure de l'année suspendît dans l'air, en signe de prodige et de "temps arrêté", une fleur de givre dont notre seule imagination enfantine fixa, autrefois, le dessin simple et précis. [...] Je ne compte pas sur des mots pauvres pour vous la rendre visible, aussi bien elle s'éteint avec la première minute de l'année nouvelle. Sans doute elle vient pour attester que d'une enfance heureuse

---

1. Voir notamment l'évocation de l'aube bleue dans *Sido* (1930), Pléiade, III, p. 502-503.

quelque chose survit, et qu'un présent âpre ne saurait faner l'avenir.»

«Tendre vers l'achevé, c'est revenir vers son point de départ<sup>1</sup>», écrit Colette. Dans ses textes sur les fêtes de fin d'année, elle exprime sinon une philosophie de la vie, du moins une conduite de vie : recommencer et non répéter. Renaître à soi-même. Se transformer. En 1954, quelques mois avant de mourir, elle enregistra un message destiné aux étudiants venus assister à la projection du *Blé en herbe*, le film de Claude Autant-Lara, ultime confidence d'une femme et d'une écrivaine – impossible dans son cas de séparer les deux existences – qui trouva dans son enfance la source d'une éternelle récréation et qui résume assez bien cette philosophie qui n'a jamais voulu dire son nom :

«Plus que sur toute autre manifestation vitale, je me suis penchée, toute mon existence, sur les éclosions. C'est là pour

---

1. Discours de réception à l'Académie royale de Belgique, Pléiade, III, p. 1083.

moi que réside le drame essentiel, mieux que dans la mort qui n'est qu'une banale défaite...

L'heure de la fin des découvertes ne sonne jamais. Le monde m'est nouveau à mon réveil chaque matin, et je ne cesserai d'éclorre que pour cesser de vivre<sup>1</sup>. »

Frédéric MAGET

*Cette édition est dédiée au professeur Michel Mercier, spécialiste de Colette, collaborateur de Claude Pichois pour l'édition des Œuvres de Colette dans la Bibliothèque de la Pléiade, directeur pendant de nombreuses années des Cahiers Colette et qui fut un des premiers à partir à la recherche des textes de Colette sur Noël et le jour de l'an.*

---

1. Allocution de Colette pour la projection en avant-première du film *Le Blé en herbe*, janvier 1954.



## **Rêverie de nouvel an**

Toutes trois nous rentrons poudrées, moi, la petite bull et la bergère flamande...

Il a neigé dans les plis de nos robes, j'ai des épaulettes blanches, un sucre impalpable fond au creux du mufler camard de Poucette, et la bergère flamande scintille toute, de son museau pointu à sa queue en massue.

Nous étions sorties pour contempler la neige, la vraie neige et le vrai froid, raretés parisiennes, occasions, presque introuvables, de fin d'année... Dans mon quartier désert, nous avons couru comme trois folles, et les fortifications

hospitalières, les fortifs décriées et mal connues, les rassurantes fortifs ont vu, de l'avenue des Ternes au boulevard Malesherbes, notre joie haletante de chiens lâchés. Du haut du talus, nous nous sommes penchées sur le fossé que comblait un crépuscule violâtre fouetté de tourbillons blancs ; nous avons contemplé Levallois noir piqué de feux roses, derrière un voile chenillé de mille et mille mouches blanches, vivantes, froides comme des fleurs effeuillées, fondantes sur les lèvres, sur les yeux, retenues un moment aux cils, au duvet des joues... Nous avons gratté de nos dix pattes une neige intacte, friable, qui fuyait sous notre poids avec un crissement caressant de taffetas. Loin de tous les yeux, nous avons galopé, aboyé, happé la neige au vol, goûté sa suavité de sorbet vanillé et poussiéreux...

Assises maintenant devant la grille ardente, nous nous taisons toutes trois. Le souvenir de la nuit, de la neige, du vent déchaîné derrière la porte, fond dans nos

veines lentement et nous allons glisser à ce soudain sommeil qui récompense les marches longues...

La bergère flamande, qui fume comme un bain de pieds, a retrouvé sa dignité de louve apprivoisée, son sérieux faux et courtois. D'une oreille, elle écoute le chuchotement de la neige au long des volets clos, de l'autre elle guette le tintement des cuillères dans l'office. Son nez effilé palpite, et ses yeux couleur de cuivre, ouverts droit sur le feu, bougent incessamment, de droite à gauche, de gauche à droite, comme si elle lisait...

J'étudie, un peu défiante, cette nouvelle venue, cette chienne féminine et compliquée qui garde bien, rit rarement, se conduit en personne de sens et reçoit les ordres, les réprimandes sans mot dire, avec un regard impénétrable et plein d'arrière-pensées... Elle sait mentir, voler, mais elle crie, surprise, comme une jeune fille effarouchée, et se trouve presque mal d'émotion. Où prit-elle, cette petite louve au rein bas, cette fille des champs



*Colette vers 1909.*



wallons, sa haine des gens mal mis et sa réserve aristocratique ? Je lui offre sa place à mon feu et dans ma vie, et peut-être m'aimera-t-elle, elle qui sait déjà me défendre...

Ma petite bull au cœur enfantin dort, foudroyée de sommeil, la fièvre au museau et aux pattes. La chatte grise n'ignore pas qu'il neige, et depuis le déjeuner je n'ai pas vu le bout de son nez, enfoui dans le poil de son ventre. Encore une fois me voici, comme au début de l'autre année, assise en face de mon feu, de ma solitude, en face de moi-même...

Une année de plus... À quoi bon les compter ? Ce jour de l'an parisien ne me rappelle rien des premiers janvier de ma jeunesse ; et qui pourrait me rendre la solennité puérile des jours de l'An d'autrefois ? La forme des années a changé pour moi – durant que, moi, je changeais. L'année n'est plus cette route ondulée, ce ruban déroulé qui, depuis janvier, montait vers le printemps, montait, montait vers l'été pour s'y épanouir en calme plaine, en

pré brûlant coupé d'ombres bleues, taché de géraniums éblouissants, puis descendait vers un automne odorant, brumeux, fleurant le marécage, le fruit mûr et le gibier, puis s'enfonçait vers un hiver sec, sonore, miroitant d'étangs gelés, de neige rose sous le soleil... Puis le ruban ondulé dévalait, vertigineux, jusqu'à se rompre net devant une date merveilleuse, isolée, suspendue entre les deux années comme une fleur de givre : le jour de l'an...

Une enfant très aimée, entre des parents pas riches, et qui vivait à la campagne parmi des arbres et des livres, et qui n'a pas connu ni souhaité les jouets coûteux : voilà ce que je revois, en me penchant ce soir sur mon passé... Une enfant superstitieusement attachée aux fêtes des saisons, aux dates marquées par un cadeau, une fleur, un traditionnel gâteau... Une enfant qui d'instinct ennoblissait de paganisme les fêtes chrétiennes, amoureuse seulement du rameau de buis, de l'œuf rouge de Pâques, des roses effeuillées à la Fête-Dieu et des reposoirs, – syringas,

aconits, camomilles – du surgeon de noisetier sommé d'une petite croix, béni à la messe de l'Ascension et planté sur la lisière du champ qu'il abrite de la grêle... Une fillette éprise du gâteau à six cornes, cuit et mangé le jour des Rameaux; de la crêpe, en carnaval; de l'odeur étouffante de l'église, pendant le mois de Marie...

Vieux curé sans malice qui me donâtes la communion, vous pensiez que cette enfant silencieuse, les yeux ouverts sur l'autel attendait le miracle, le mouvement insaisissable de l'écharpe bleue qui ceignait la Vierge? N'est-ce pas? J'étais si sage!... Il est bien vrai que je rêvais miracles, mais... pas les mêmes que vous. Engourdie par l'encens des fleurs chaudes, enchantée du parfum mortuaire, de la pourriture musquée des roses, j'habitais, cher homme sans malice, un paradis que vous n'imaginiez point, peuplé de mes dieux, de mes animaux parlants, de mes nymphes et de mes chèvre-pieds... Et je vous écoutais parler de votre enfer, en songeant à l'orgueil



*Sido à quarante ans.*

de l'homme qui, pour ses crimes d'un moment, inventa la géhenne éternelle... Ah ! qu'il y a longtemps !...

Ma solitude, cette neige de décembre, ce seuil d'une autre année, ne me rendront pas le frisson d'autrefois, alors que dans la nuit longue je guettais le frémissement lointain, mêlé aux battements de mon cœur, du tambour municipal, donnant, au petit matin du 1<sup>er</sup> janvier, l'aubade au village endormi... Ce tambour dans la nuit glacée, vers quatre heures, je le redoutais, je l'appelais du fond de mon lit d'enfant, avec une angoisse nerveuse proche des pleurs, les mâchoires serrées, le ventre contracté... Ce tambour seul, et non les douze coups de minuit, sonnait pour moi l'ouverture éclatante de la nouvelle année, l'avènement mystérieux après quoi haletait le monde entier, suspendu au premier *rrran* du vieux tapin de mon village...

Il passait, invisible dans le matin fermé, jetant aux murs son alerte et funèbre petite aubade, et derrière lui une vie

recommençait, neuve et bondissante vers douze mois nouveaux... Délivrée, je sautais de mon lit à la chandelle, je courais vers les souhaits, les baisers, les bonbons, les livres à tranches d'or... J'ouvrais la porte aux boulangers portant les cent livres de pain et jusqu'à midi, grave, pénétrée d'une importance commerciale, je tendais à tous les pauvres, les vrais et les faux, le chateau de pain et le décime qu'ils recevaient sans humilité et sans gratitude...

Matins d'hiver, lampe rouge dans la nuit, air immobile et âpre d'avant le lever du jour, jardin deviné dans l'aube obscure, rapetissé, étouffé de neige, sapins accablés qui laissez, d'heure en heure, glisser en avalanches le fardeau de vos bras noirs, coups d'éventail des passe-reaux effarés, et leurs jeux inquiets dans une poudre de cristal plus ténue, plus pailletée que la brume irisée d'un jet d'eau... O tous les hivers de mon enfance, une journée d'hiver vient de vous rendre à moi ! C'est mon visage d'autrefois que

je cherche, dans ce miroir ovale saisi d'une main distraite, et non mon visage de femme, de femme jeune que sa jeunesse va, bientôt, quitter...

Enchantée encore de mon rêve, je m'étonne d'avoir changé, d'avoir vieilli pendant que je rêvais... D'un pinceau ému je pourrais repeindre, sur ce visage-ci, celui d'une fraîche enfant roussie de soleil, rosée de froid, des joues élastiques achevées en un menton mince, des sourcils mobiles prompts à se plisser, une bouche dont les coins rusés démentent la courte lèvre ingénue... Hélas, ce n'est qu'un instant. Le velours adorable du pastel ressuscité s'effrite et s'envole... L'eau sombre du petit miroir retient seulement mon image qui est bien pareille, toute pareille à moi, marquée de légers coups d'ongle, finement gravée aux paupières, aux coins des lèvres, entre les sourcils têtus... Une image qui ne sourit ni ne s'attriste, et qui murmure, pour moi seule : « Il faut vieillir. Ne pleure pas, ne joins pas des doigts suppliants, ne te révolte pas : il faut vieillir.



Vous avez aimé ce livre ?  
Il y a forcément un autre Archipoche  
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur  
[www.archipoche.com](http://www.archipoche.com)

Rejoignez la communauté des lecteurs  
et partagez vos impressions sur



[www.facebook.com/Archipoche](https://www.facebook.com/Archipoche)